

Lucie Capucin

Journal d'un hibou



J'étais un flic. Et je suis un fils de flic. Peut-être que mon fils le sera aussi, je n'en sais rien. Mais je sais une chose : c'est que moi, Mike Sullivan, je ne veux plus être flic. Je me demande même pourquoi je le suis devenu.

Avant, je n'avais jamais réfléchi sérieusement au problème de la vocation. Je suis devenu flic parce que mon père l'était déjà.

Maintenant, je suis sûr de n'avoir jamais eu la vocation de porter un uniforme et une matraque. Surtout depuis que j'ai vécu une incroyable aventure avec des types très différents de

moi : des gangsters. Mais étais-je si différents d'eux ?

Beaucoup de choses nous séparaient, mais nous nous sentions unis, simplement parce que nous étions tous jeunes, simplement parce que nous étions ensemble. Oui, c'est bien ça, ensemble.

La vie est bizarre. Brusquement, elle a fait de moi un révolté, un homme traqué. Je me suis senti devenir libre, à la fois libre et prisonnier d'un destin auquel je ne croyais pas auparavant. Ma vie tranquille a été bouleversée. J'ai commencé à me poser des questions, à vivre, bref à devenir adulte. Il a suffi de quelques jours pour que ma vie entière bascule.

Je n'oublierai jamais ce que j'ai vécu à partir du moment où je suis parti en patrouille de nuit en voiture avec mes

collègues. On nous appelle les hiboux à cause du travail de nuit.

C'était une nuit maussade et pluvieuse. On nous avait signalé que des types correspondant au signalement de certains gangsters de l'équipe de Dillinger, le fameux John Dillinger, avaient été repérés dans un bar. On les soupçonnait d'avoir tué la veille un agent de police qui patrouillait la nuit, devant la banque qu'ils voulaient dévaliser. Je n'étais pas au courant, je ne connaissais ni ce policier ni ses meurtriers. Il s'agissait pour moi d'une mission de routine.

Pour les autres, c'était une aventure excitante, passionnante.

Mais moi, je ne trouvais rien d'excitant ni de passionnant dans le fait de risquer sa vie pour tenter d'arrêter une bande de gangsters. Tout me paraissait absurde, monotone, dénué

d'intérêt. Je ne me sentais pas l'étoffe d'un héros ni d'un justicier.

Tout cela n'avait aucun sens pour moi.

Mes collègues et moi avons encerclé le bar, puis nous avons pénétré en force, très vite, l'arme au poing, exactement comme des gangsters exécutant un hold-up. Avec simplement la protection de la loi en plus. Et un uniforme.

Nous avons fouillé et interrogé tout le monde, brutalement, avec mépris. Je faisais comme les autres, ni plus ni moins. Je ne me sentais ni fier ni courageux.

J'accomplissais fidèlement ma mission, j'obéissais aux ordres reçus, comme un bon soldat.

Je ne voyais pas les visages des autres, ceux que j'interrogeais, que j'insultais.

C'était l'uniforme qui m'obligeait à me comporter de cette façon.

Tout à coup, nous avons entendu un

cri venant du dehors, un cri de douleur et de détresse. Nous sommes sortis en courant : la bande de gangsters nous avait échappé en passant par les toits et en tuant le policier qui surveillait l'entrée.

Je les ai vus fuir dans leur voiture rutilante, sous un nuage de fumée et de poussière, comme des démons s'enfonçant dans la nuit. Et j'ai vu le policier couché sur le trottoir.

J'ai éprouvé un sentiment de colère et de révolte, puis d'impuissance : trop tard.

Il était mort.

Comme les autres, je me suis lancé à la poursuite des fugitifs.

J'essayais de m'imaginer à leur place. Je n'avais pas conscience de leur vouloir du mal. Je savais simplement qu'il fallait les arrêter, que je n'avais pas le choix.

Il pleuvait très fort, le vent soufflait avec violence, et on ne voyait rien

derrière le pare-brise dégoulinant. J'avais l'impression d'être un homme au milieu d'une tempête. J'aurais voulu faire demi-tour et rentrer chez moi, au chaud, à l'abri.

Pourquoi continuer, s'acharner ?
Qui étaient ceux que nous poursuivions ?

Est-ce que ça valait le coup de poursuivre des fantômes, qu'on arriverait peut-être jamais à rattraper ?

La poursuite a continué à pied, dans un bois en dehors de la ville.

L'un des malfaiteurs avait été blessé à la jambe et nous pouvions suivre ses traces, car ses compagnons ne l'avaient pas abandonné. Je trouvais ça stupide de leur part. J'avais de plus en plus envie de faire demi-tour.

Pourquoi ne pas les laisser fuir et aller se faire sécher à la maison ? J'étais trempé jusqu'aux os. Je me sentais ridicule. J'étais épuisé.

Soudain, je me suis retrouvé nez à nez avec quelqu'un. Un inconnu, un jeune homme d'à peu près mon âge – je venais d'avoir vingt-quatre ans –, qui me regardait droit dans les yeux.

Il était armé. C'était un fugitif, l'un des malfaiteurs.

Instinctivement, j'ai braqué mon arme sur lui. Il en a fait autant.

Mais il n'a pas tiré. Moi non plus.

La pluie nous aveuglait, nous transperçait. En nous regardant, nous avons compris que nous éprouvions le même sentiment d'absurdité.

Pourquoi nous tuer ? Parce que j'étais flic et lui malfrat ? Et après ?

J'ai soudain ressenti comme une brûlure dans le bras, en même temps qu'une détonation explosait à mes oreilles. J'ai lâché mon pistolet et pivoté sur moi-même pour voir d'où venait le coup de feu. Je me suis retrouvé encerclé

par un groupe de types menaçants, aux regards hostiles.

Après un bref échange de paroles, ils m'ont empoigné brutalement et emmené avec eux.

J'étais prisonnier de ces malfaiteurs. J'étais leur otage.

Le temps s'écoulait, interminable. A mon épuisement s'ajoutaient mes craintes, mon désarroi, et surtout la souffrance provoquée par ma blessure.

Les malfaiteurs semblaient ne pas se préoccuper de moi. J'étais un fardeau de plus, à cause de l'autre blessé à la jambe : c'était un jeune gars, presque un gamin, qui boitait péniblement, soutenu par deux compagnons.

Moi, je marchais seul, la main sur mon bras en sang ; je gémissais et je me traînais, dans l'espoir de ralentir leur marche, de les voir m'abandonner. Mais on me poussait dans le dos, on